CHAPITRE II

4e DE LIGNE

Par arrêté des consuls, en date du 24 septembre 1803, la 4e demi-brigade prit le nom de 4e régiment de ligne.
Les deux bataillons dirigés sur le camp de Boulogne fournirent des détachements sur la flottille de guerre que **BONAPARTE** réunissait dans les ports de la Manche.
Rappelé au camp de Saint-Omer, le 4e de ligne fit partie de la division **VANDAMME**, du 4e corps, commandé par **SOULT**.
En mars 1804, le colonel **SAVETIER-CANDRAS** fut fait général de brigade et remplacé à la tête du 4e par le prince **Joseph BONAPARTE**, mais le commandement fut exercé par le major **BIGARRÉ.**
« Allez prendre le commandement du 4e régiment de ligne ; *c'est un cadeau que je vous fais*. Dites aux Gascons[1] du 4e que je les mènerai bientôt en Angleterre. C'est par ces mots que **NAPOLÉON** envoyait le major **BIGARRÉ** à l'armée d'Angleterre. Il resta à la tête du 4e pendant toute la campagne de 1805 et c'est à lui que nous emprunterons le récit des faits qui vont suivre.

Campagne de 1805.

« Du 8 au 12 fructidor an XIII (août 1805), toute l'armée campée à Boulogne fut dirigée par divisions sur le Rhin.
» Le 4e , qui appartenait à la division **VANDAMME**, passa le fleuve à Spire et fut coucher sur la route d'Heilbronn.
» Le 9 vendémiaire (30 septembre), tout le corps de **SOULT** était réuni vers Heilbronn ; le lendemain, le 4e de ligne se mit en marche sur Nordlingen.
» Le 7 octobre, l'armée française franchit le Danube sur les ponts compris entre Munster et Ingolstadt ; le 4e corps le passe à Donauwerth ; **MACK**, coupé de l'Autriche, est enfermé dans Ulm. »

Memmingen (13 octobre 1805).

Une diversion tentée dans le Tyrol par **JELLACHICH** aboutit à la défaite des Autrichiens par le 4e corps à Memmingen, et, le 17 octobre, **MACK** capitulait dans Ulm.
Le 4e de ligne est dirigé avec sa division sur Landsberg, il descend la vallée du Danube et participe à la poursuite des corps autrichiens échappés à la capitulation.
Le 16 novembre, le 4e corps, avec une partie de l'armée, est aux environs de Brünn, pendant que les débris de l'armée autrichienne et les deux armées russes se concentrent à Olmütz et se préparent à marcher contre nous.
Le 28 novembre, l'ennemi prend l'offensive et enlève Wischau, brillamment défendu par le colonel **GUYOT**, du 9e hussards : par ordre de l'empereur, l'armée opère un mouvement rétrograde.
Le 1er décembre, les deux adversaires sont en présence, séparés par le ruisseau du Goldbach.

1 Presque tous les officiers et les soldats du 4e étaient Gascons.

Le corps de **SOULT** forme le centre de l'armée française derrière les villages de Girzikowitz et de Pontowitz.
« Dans la nuit l'empereur **NAPOLÉON** vint visiter les bivouacs ; arrivé à la 1re compagnie des grenadiers du 4e régiment, il dit aux grenadiers de cette compagnie :
« — Eh bien ! Gascons du 4e, êtes-vous bien préparés à vous battre demain matin ?
« — Oui, sacrédieu, répondit un caporal de cette compagnie ; car voyez, sire, dit-il en montrant à l'empereur des pommes de terre en robe de chambre, on n'engraisse pas les soldats français en campagne avec une aussi mauvaise cuisine. »

Austerlitz (2 décembre 1805).

« Le 2 décembre, à la pointe du jour, l'armée française se met en mouvement.
» Dès le commencement de la bataille, le corps du maréchal **SOULT** s'empara du plateau de Pratzen et du village de ce nom[1].

1 L'aile gauche des Russes s'étend démesurément vers le sud dans le but de nous envelopper et de nous couper de Vienne.
Napoléon, qui a suivi cette manœuvre, voit le plateau de Pratzen presque entièrement dégarni. De la batterie du Petit-Santon, il envoie au corps de Soult l'ordre d'enlever le plateau et de couper en deux les masses ennemies.
La division Vandamme, gauche du corps d'armée, débouche de Girzikowitz ; le 4e de ligne est en tête de la brigade CANDRAS.
On attaque sur-le-champ l'ennemi qui, par les sommets du terrain, refusait sa droite. Les hauteurs étaient hérissées de bouches à feu et l'ennemi s'y était formé sur plusieurs lignes. Sa position, sa contenance eussent effrayé des troupes moins déterminées; mais rien ne peut arrêter ces braves.
Lancés à corps perdu, ils enfoncent la première ligne et prennent son artillerie. Une deuxième ligne, soutenue par des troupes à cheval, éprouve le même sort.
En vain la troisième ligne, qu'un mamelon favorise et masque dans ses mouvements, manœuvre pour nous déborder par la gauche ; elle est attaquée de front par le 4e et de flanc par le 2e léger aux ordres du général Schiner.
On voit ces deux régiments gravir avec une égale audace cette position redoutable, sans tirer un coup de fusil, aborder la ligne ennemie forte de six bataillons, la rompre, la tailler en pièces et prendre toute son artillerie.
Le régiment de Salzbourg et un régiment russe périssent en entier.
L'empereur donne l'ordre à la division Vandamme de faire un changement de direction à droite par les hauteurs et le village d'Augezd pour se rabattre sur le flanc et les derrières de la gauche ennemie.
On s'aperçoit alors qu'un bataillon du 4e et deux du 24e léger ne peuvent se lier à ce mouvement : entraînés par leur ardeur à la poursuite des Russes, ils se trouvaient déjà sur les hauteurs de Kzenowitz.
Dans ce moment, le capitaine Vincent, aide de camp du général Ferey, accourut au galop vers le 1er bataillon du 4e. Quoiqu'il ne fût pas porteur d'un ordre écrit, il invita le major à marcher en avant pour compléter la défaite des Russes et ramasser des prisonniers.
Le bataillon remonte au pas de charge un versant couvert de vignes et d'arbres fruitiers sur la crête duquel on découvrait au loin la colonne ennemie qui battait en retraite. Mais bientôt, au lieu d'une troupe en désordre, on distingue sept bataillons soutenus par autant d'escadrons qui se retiraient au pas et formaient pour ainsi dire l'arrière-garde de la ligne enfoncée.
Cependant le bataillon continue sa marche tandis que la cavalerie ennemie, voyant l'isolement et la faiblesse de cette troupe, fait volte-face et manœuvre pour l'envelopper.
Le commandant du bataillon fait former le carré et s'avance dans cet ordre : les obstacles de toutes sortes rompent les pelotons, et bientôt il faut s'arrêter pour reformer les faces du carré.
L'infanterie russe qui a observé ces mouvements jette ses sacs à terre et, par un brusque demi-tour, vient tomber sur la 1re division.
Accueillis par un feu de peloton qui se change bientôt sans commandement en un feu à volonté des plus meurtriers, les Russes n'en continuent pas moins leur mouvement, et, grâce à leur supériorité numérique, débordent par les ailes.
Le chef de bataillon fait alors déployer son carré. Cette manœuvre malheureuse, en portant le demi-bataillon de gauche hors des vignes et sur les crêtes, l'offre comme point de mire à la mitraille de trois bouches à feu.

« Le maréchal, apercevant sur sa gauche une colonne russe qui débouchait de Kremenwitz, fit dire au général **VANDAMME** d'envoyer un bataillon de sa division sur son flanc gauche pour l'observer. Le général **VANDAMME** m'ordonna de me mettre à la tête de ce bataillon et d'aller reconnaître cette colonne. Il dit à son aide de camp **VINCENT** de m'accompagner. J'étais à peu près à un quart de lieue de ma division. lorsque le capitaine **VINCENT**, qui précédait mes éclaireurs, découvrit sur les revers d'un coteau une masse de cavalerie considérable. Il vint à moi au galop en me faisant signe de faire tête de colonne à gauche. Je mis toute la célérité possible dans ce mouvement en continuant cependant à faire marcher en colonne à distance des sections, afin d'être prêt, à tout événement, à former le carré. La direction une fois donnée à ce bataillon que conduisait son chef **GUY**, je fus de ma personne avec le capitaine **VINCENT** voir ce que c'était que cette colonne ennemie. A peine fûmes-nous sur le plateau qui dominait les deux revers du coteau que nous la vîmes avancer au grand trot à notre rencontre. Je retournai à bride abattue vers mon premier bataillon pour le faire mettre en carré.

Chargé par la cavalerie russe, il est culbuté et sa déroute entraîne celle des pelotons de droite qui courent se replier derrière le 24e léger.

C'est dans cette débandade que le porte-drapeau, blessé mortellement, tomba avec son aigle. Un sous-officier, voulant recueillir l'aigle, fut tué à son tour. Un soldat l'avait saisie des mains du sous-officier, mis lui-même hors de combat, il n'avait pu empêcher les cavaliers de Constantin d'enlever leur trophée.

Le maréchal Bessières se trouvait à ce moment derrière l'empereur avec trois de ses officiers et en avant des chasseurs et des grenadiers de la garde. Il vit descendre précipitamment des fantassins dispersés et qui regardaient souvent derrière eux.

« Laville, cria-t-il, nous allons avoir une affaire de cavalerie », et il courut aux escadrons de chasseurs.

› Le général Rapp fut envoyé, par le maréchal Bessières, pour rallier un des plus beaux régiments du corps de Soult qui, dans une lutte contre la cavalerie de la garde russe, avait été rompu et avait perdu son aigle. (Lettre du général baron Des Michels.)

Le bataillon du 4e se reforme sous les ordres du capitaine Forot ; il s'élance pour venger son échec et s'empare de deux drapeaux ennemis.

Le soir de la bataille, l'empereur rencontre quelques soldats du 1er bataillon du 4e de ligne et leur reproche d'avoir un instant cédé au nombre.

— La cavalerie qui nous attaquait était si nombreuse qu'il nous a été impossible de résister.

— Vous deviez tous mourir, répondit l'empereur.

L'empereur passait quelques jours après une revue à Maria-Hilf ; le major BIGARRÉ lui ayant fait hommage de deux drapeaux russes pris par le 1er bataillon du 4e, Napoléon s'adresse au régi-ment :

» — Soldats, qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous avais donnée ? Vous aviez juré de la défendre au péril de votre vie ! Avez-vous tenu votre promesse ? Le porte-drapeau a été tué ; l'aigle a été perdue au fort de la mêlée. Si vous vous en fussiez aperçus, vous eussiez dû vous précipiter pour la reprendre ou périr sur le champ de bataille, car un soldat qui a perdu son drapeau, a tout perdu.

« Je vois les deux enseignes que vous avez enlevées aux Russes en les culbutant... Pouvez- vous jurer qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son drapeau ?

» Je vous rendrai votre aigle ; jurez que vous la défendrez avec la même intrépidité que vous avez mise à prendre les enseignes ennemies.

» L'empereur, touché des regrets de ce brave régiment, qui s'était fait une belle réputation en Italie, lui promit une autre aigle et ne la lui donna jamais ». (Mémoires de Masséna.) «

» L'échec du 4e à Austerlitz produisit une telle sensation que le major et le chef du 1er bataillon furent obligés de quitter le régiment et d'aller à Naples, demander du service au roi Joseph. » (Mémoires de Masséna.)

Il a paru intéressant de rapprocher de la version empruntée au major BIGARRÉ et par suite un peu suspecte de partialité, différents textes extraits des Mémoires de Masséna, de la relation de la bataille d'Austerlitz par le maréchal Berthier et de l'Histoire de la Révolution et de l'Empire, par Thiers.

De l'ensemble de ces documents il ressort que la bataille d'Austerlitz ajoute un titre de gloire à l'histoire du 4e de ligne, contrairement à la légende qui n'en a retenu que la perte d'un drapeau et la partialité calculée de l'empereur. (Note de la rédaction.)

» Cette colonne, composée de toute la cavalerie de la garde impériale russe et que commandait le grand-duc **CONSTANTIN**, se forma à une grande portée de fusil de mon bataillon. Elle démasqua six pièces d'artillerie légère qui, tirant à mitraille sur ce bataillon, parvinrent à mettre le désordre dans ses rangs.
» Le général **VANDAMME**, voyant ce bataillon fortement engagé, envoya à son secours le 24e régiment d'infanterie légère ; mais le grand-duc **CONSTANTIN**, voulant tirer partie de l'isolement de mon bataillon, le fit charger par deux régiments de sa colonne. Cette première charge ne pénétra pas dans le carré, parce qu'elle fut reçue à bout portant par une décharge de mousqueterie ; mais une seconde, que fit un troisième régiment russe pendant que les armes n'étaient plus chargées, traversa le carré en allant et en revenant et sabra plus de 200 hommes de ce régiment.
» Ce fut dans cette mêlée qu'un officier russe s'empara de l'aigle de ce bataillon dans les mains d'un sergent-major nommé **SAINT-CYR,** qui avait reçu douze blessures sur la tête et sur les bras avant qu'on parvint à lui enlever cette aigle. Deux de ses camarades, qui l'avaient portée avant lui, furent tués, l'un par la mitraille des Russes et l'autre d'un coup de pistolet. Le chef de bataillon **GUY** et dix autres officiers furent également tués ou blessés dans cette action. Moi-même, je reçus plus de vingt-cinq coups de sabre sur la tête, sur les bras et sur les épaules sans en être marqué autrement que par des meurtrissures.
» Le 24e régiment d'infanterie légère, qui commit la faute de se déployer en face de cette nombreuse cavalerie, fut également culbuté par elle. Par une méprise singulière, un des sous-officiers de mon bataillon ayant ramassé sur le champ de bataille une des aigles du 24e, croyant que c'était celle de son bataillon, personne ne s'aperçut que la nôtre nous manquait.
» Le maréchal **BERNADOTTE** nous vengea bien de cet échec, car il tomba sur une colonne russe qu'il décomposa presque entièrement.
» La cavalerie de la garde impériale française fit aussi payer cher à la garde impériale russe le triomphe du moment dont elle était déjà enorgueillie. Le maréchal **BESSIÈRES** et le général **RAPP**, chargeant tous les deux à sa tête, la poursuivirent si impétueusement qu'ils la mirent en pleine déroute. Le prince **REPNIN** et plusieurs officiers des gardes-nobles furent faits prisonniers dans cette action.
» Je ramenai les débris de mon 1er bataillon à son rang de bataille dans la division **VANDAMME**, qui, dans ce même instant, se portait du plateau de Pratzen sur le château de Sokolnitz.
» Lorsque cette division descendit de la chapelle Saint-Antoine sur le village d'Angerd (Augezd), je profitai de cette circonstance pour reprendre ma revanche sur les Russes en me précipitant sur eux avec mon régiment dans le moment où ils traversaient le village. Le régiment de Moscou, commandé par le colonel **SOLIMATH**, fut *fait prisonnier* par mon 2e bataillon et le 1er s'empara d'une compagnie de grenadiers du même corps et de ses *deux drapeaux*. La division **VANDAMME** s'empara de nouveau du village de Telnitz et fit encore beaucoup de prisonniers. Nous vîmes périr toute une colonne russe dans le lac de Dangerd (Augezd)... »
» Il fut reconnu que celui (le corps) du maréchal **SOULT** décida la bataille par la vigueur qu'il mit à s'emparer du plateau de Pratzen et par son audacieuse persévérance à le conserver.
» Le soir de la bataille d'Austerlitz, je passai la nuit au village de Telnitz ayant dans ma chambre le colonel **SOLIMATH**, qui était inconsolable de la perte de son drapeau. Je cherchais à la lui rendre moins pénible... lorsqu'entra dans ma chambre l'adjudant sous-officier de mon 1er bataillon qui vint me prévenir que l'aigle, qui se trouvait à un des faisceaux de ce bataillon, appartenait au 24e régiment d'infanterie légère et qu'un officier de ce régiment était venu la réclamer de la part de son colonel. Un coup de poignard au cœur ne m'eût certainement pas fait plus de mal que ne m'en fit cette terrible nouvelle. Je fus de suite au camp de mon régiment pour vérifier le fait, et là je vis de mes propres yeux qu'on venait de me dire la vérité.

» Rentré à mon logement, je fis seller un de mes chevaux et, accompagné de l'adjudant-major de ce bataillon, je fus sur le plateau de Bazowitz (Blaziowitz) chercher, mais vainement, cette aigle dont je regrette encore aujourd'hui la perte.
» Je retournai à ma chaumière la mort dans l'âme. Le brave colonel **SOLIMATH** m'embrassa en me revoyant, mais il devina bien que mon infortune ressemblait à la sienne.
» Le lendemain, 3 décembre, arriva au cantonnement de mon régiment un sergent du 1er bataillon fait prisonnier la veille par la cavalerie de la garde impériale russe. Ce sous-officier fut mis en liberté par le grand-duc **CONSTANTIN**, qui le chargea de me dire qu'il avait en son pouvoir mon aigle et qu'il en ferait la flèche de son lit lorsqu'il serait de retour à Pétersbourg.
» Deux années après cette bataille d'Austerlitz, le colonel **MARIE**, aide de camp comme moi du roi de Naples, fut envoyé par l'empereur en mission à Saint-Pétersbourg. Déjeunant chez le grand-duc **CONSTANTIN**, qui l'accueillit avec distinction, ce prince lui fit voir l'aigle du 1er bataillon du 4e de ligne, qui servait effectivement de support aux rideaux de son lit.
» Si ce brave 4e régiment de ligne existait encore.... Mais hélas ! de ce beau et brave régiment, il ne reste plus que le souvenir de ses actions consigné dans les annales de la gloire française.
» L'armée prit ses cantonnements en Moravie. Le corps du maréchal **SOULT**, qui s'était particulièrement distingué, fut cantonné à Vienne et aux environs, la division **VANDAMME** dans le faubourg de Léopoldstadt.
» Le 25 décembre, veille de la signature de la paix, l'empereur **NAPOLÉON**, étant à son quartier général de Schoenbrünn, vint passer en revue la division **VANDAMME** sur un terrain peu éloigné du château.
» Arrivé au 4e régiment de ligne, il m'ordonna de faire former le carré et se mit au milieu avec tout son état-major, faisant face au centre du bataillon qui avait perdu son drapeau :
» — Soldats, dit-il, qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous avais confiée ? Vous aviez juré qu'elle servirait de point de ralliement et que vous la défendriez au péril de votre vie ; comment avez-vous tenu votre promesse ?
« — Sire, lui répondis-je, le 4e de ligne a fait son devoir à la bataille d'Austerlitz comme il l'a rempli à celle d'Arcole sous les yeux de Votre Majesté et dans toutes les circonstances où il s'est battu pour la patrie et pour la gloire. Un événement malheureux a privé son 1er bataillon de l'aigle que vous lui aviez confiée ; dans une mêlée contre trois régiments de cavalerie de la garde impériale russe et contre six bouches à feu qui le couvraient de mitraille, deux porte-drapeaux ont été tués, et c'est dans les mains du troisième, qui a reçu douze coups de sabre de l'ennemi, que cette aigle a été enlevée. Je puis vous jurer, sur ma parole d'honneur, sire, que qui que ce soit de ce bataillon ne s'est aperçu de la perte de cette aigle, et que le 2 décembre nous en avions encore deux à nos faisceaux... Sire, lui dis-je encore, demandez aux généraux **VANDAMME** et si le 4e régiment de ligne ne s'est pas courageusement battu à Austerlitz ? Que votre Majesté daigne se rappeler qu'il a enlevé à la baïonnette une batterie ennemie sur le plateau de Pratzen, fait prisonnier un régiment russe avec son colonel, dont voici les deux drapeaux (un adjudant-major les avait à la main) que j'offre à Votre Majesté au nom du régiment de son frère.
» — En ce cas, dit l'empereur en souriant, je vous donnerai une autre aigle.
» Des cris de : Vive l'Empereur ! cent fois répétés par tout le régiment, terminèrent cette scène qui se passa comme je viens de la décrire et non autrement,
» Après la revue, l'empereur invita le général **VANDAMME**, ses généraux de brigade et tous les colonels de sa division à dîner avec lui à Schoenbrünn... Le cœur encore froissé de la publicité que l'empereur avait donnée à la perte de l'aigle de mon 1er bataillon, je refusai obstinément de me rendre à l'invitation de l'empereur. Je priai seulement le général **CANDRAS** de m'excuser comme il le jugerait convenable.

» Pendant tout le dîner, on parla beaucoup de la perte de l'aigle du 4e régiment. Le maréchal **SOULT** assura de nouveau l'empereur qu'elle avait été indépendante de la valeur de ce corps d'élite et les généraux **VANDAMME, CANDRAS, FERRÉ** et **SCHINER** firent si bien mon éloge que l'empereur leur dit :
» Je connais depuis longtemps **BIGARRÉ** ; je voudrais pouvoir le faire colonel aujourd'hui, mais je ne le puis dans cette circonstance, parce que ma politique me le défend et que cela ferait un mauvais effet dans l'armée.
» Le lendemain 26, il me nomma officier de la Légion d'honneur. :
» Le 4e régiment de ligne était un de ces corps qui avaient fait la première guerre d'Italie sous l'empereur. Après la belle affaire d'Arcole, où ce régiment se distingua, le général **BONAPARTE** lui permit de porter des chapeaux gansés, comme l'étaient ceux des guides ; cette espèce de décoration particulière blessait l'amour-propre des régiments de l'armée, de sorte que beaucoup de colonels et d'officiers supérieurs ne virent pas avec déplaisir le 4e régiment éprouver un événement malheureux.
Après la signature de la paix, la division **VANDAMME** vint prendre des cantonnements en Bavière ; le 4e tenait garnison à Fressing lorsque le colonel **BOYELDIEU** vint en prendre le commandement, le prince **Joseph** venant d'être nommé roi de Naples.

Campagne de Prusse.

Le régiment était à Amberg lorsqu'une nouvelle guerre éclata : le roi de Prusse avait formé contre la France une quatrième coalition avec la Russie, l'Angleterre et la Suède.
Dès les premiers jours d'octobre, le 4e rentrait en campagne : il faisait partie de la 1re brigade (Viviès), de la 2e division (Leval), du 4e corps (Soult).
L'armée française s'avança sur trois colonnes, le 4e corps en tête de la colonne de droite et vint menacer le flanc gauche de l'armée prussienne concentrée entre Weimar et Iéna.
Tandis que le roi de Prusse rétrograde vers le nord et va se faire battre par **DAVOUT** à Auerstaedt, le prince **de HOHENLOHE** prend position près d'Iéna.
Le 13, à midi, **NAPOLÉON** fait battre la générale et s'avance vers les positions des Prussiens sur les hauteurs à l'est d'léna.
Le corps de **SOULT** doit former la droite de la ligne de bataille.
En conséquence, le régiment marche de Géran sur Iéna ; mais les routes sont tellement encombrées qu'il doit s'arrêter avec sa division et la division **LEGRAND.**

Iéna (14 octobre 1806).

Le 14 au matin, la marche est reprise en toute hâte ; mais, malgré sa diligence, la division **LEVAL** (4e) ne peut arriver à temps et le régiment ne prend aucune part à la bataille d'Iéna.
Lancé avec son corps d'armée à la poursuite des Prussiens, le 4e est à Magdebourg le 20 et fait partie des troupes chargées de protéger le blocus de cette ville.
Relevé par le maréchal **NEY**, le 4e corps se met de nouveau à la poursuite d'une colonne prussienne par la route de Ratzbourg sur Lübeck, où **BLÜCHER** s'enferme le 6 novembre.
Les 1er et 4e corps pénètrent dans la ville le même jour et l'armée française continue sa marche triomphale sur Berlin, où le 4e arrive le 21 novembre.

Campagne de Pologne.

Restait à combattre la Russie : une armée, sous les ordres de **MURAT**, avait déjà poussé jusqu'à la Vistule ; elle fut bientôt suivie par une deuxième sous les ordres directs de **NAPOLÉON**.
Le 4e qui en faisait partie dut exécuter une marche des plus pénibles par Francfort, Thorn et Ciechanow, où il arriva le 26 décembre, après des fatigues inouïes.
Il était impossible de faire un pas sans tomber dans des embarras inextricables. Des hommes restaient ensevelis dans la boue jusqu'à la ceinture et beaucoup y expirèrent faute d'être secourus à temps.
Battus à Golymin et à Pulstuk, les Russes se retirèrent vers l'est et l'armée française, arrêtée par la boue, la neige et le froid, prit ses quartiers d'hiver le 1er janvier 1807.
Le 4e corps s'établit entre la Narew et l'Ukra, le 4e de ligne, cantonné dans une région pauvre, dénuée de toutes ressources, dut disperser ses 2.000 hommes dans une quinzaine de villages où ils restèrent jusqu'au 18 janvier.
A cette date, les Russes reprennent l'offensive ; **NAPOLÉON** concentre ses corps d'armée et manœuvre pour jeter l'armée ennemie dans la Baltique ; mais elle se retire rapidement sur Lansberg et Eylau, poursuivie par nos troupes.
Le 3 février, **SOULT** est dirigé sur la gauche ennemie établie dans une magnifique position, à Bergfried dont le pont est défendu par 8.000 hommes, 15 canons et de la cavalerie.

Bergfried (3 février 1807).

L'attaque est ordonnée immédiatement.
« Le général **LEVAL** donne ordre au 24e léger de se porter au pont et d'en repousser l'ennemi, tandis que le 4e de ligne, soutenu par un bataillon du 28e, sous le général **VIVIÈS**, dut se diriger à la droite du village, chercher à passer la rivière à gué et se porter sur les hauteurs de la rive gauche pour tourner l'ennemi.
» Les 24e léger et 4e de ligne firent leurs mouvements avec beaucoup d'intrépidité et, malgré tous les obstacles, enlevèrent les abords du pont.
» Une contre-attaque tentée par l'ennemi fut vigoureusement repoussée et le pont resta en notre pouvoir avec deux pièces de canon.
« Le général **LEVAL**, se mettant alors à la tête des 4e et 28e, s'empressa de couronner les hauteurs de la rive gauche et, par un rapide changement de direction à gauche fait très à propos, vint prendre à revers la colonne russe, qui, n'ayant pas assez d'espace pour faire son évolution et ne pouvant se retirer que lentement, se trouva prise entre deux feux et souffrit considérablement.
» Le combat de Bergfried fait le plus grand honneur au général **LEVAL**.
» Les généraux **SCHINER** et **VIVIÈS**, le colonel **BOYELDIEU**, les commandants **REBOUL** et **CALÈS** s'y distinguèrent ; les hommes y ont montré la plus grande valeur[1]. »

Pertes. — Le 4e de ligne avait 30 tués et 250 blessés, dont le colonel **BOYELDIEU**, le commandant **REBOUL**, les capitaines **LANNE** et **CAILLEAU**, le sous-lieutenant **MÉZARD**.

Le 4 février au matin, on se mit à la poursuite de l'ennemi par Varlac, Opern et Frauendorf ; le 5 février, au combat de Deppen, le colonel du 4e fut blessé une seconde fois.

1 Rapport du maréchal Soult, commandant le 4e corps, sur la campagne de 1807.

Combat d'Eylau (7 février 1807).

Le 7 février, les Russes prirent position sur les collines en arrière d'Eylau, occupant comme poste avancé la ville et le cimetière d'Eylau.
Dès la pointe du jour, les troupes du 4e corps, formées sur le plateau de Grünhofen, prirent leurs dispositions pour chasser les Russes du plateau de Ziegelhof.
Le 4e fut chargé, avec le 28e de ligne et le 24e léger, de l'attaque d'un bois situé à droite de Grünhofen ; ces trois régiments devaient ensuite venir attaquer par sa gauche le plateau de Ziegelhof.
L'autre brigade (Ferey) de la division **LEVAL** était chargée, avec la cavalerie, de l'attaque de front.
Les 4e, 28e et 24e léger délogèrent l'ennemi du bois et parurent sur le plateau juste au moment où le 18e (de la brigade Ferey) venait d'être culbuté.
L'ennemi lâcha pied devant la vigueur de l'attaque et quitta le plateau après avoir perdu beaucoup de monde. Il fut ramené par la cavalerie jusqu'à la ville d'Eylau, pendant que, sur la droite, les 4e et 28e attaquaient la position du cimetière.
Le 4e chargea avec impétuosité : appuyé par le 28e, il entra dans le cimetière, y tua ou prit un grand nombre de Russes, mais une forte colonne ennemie se reporta en avant et reprit le cimetière.
Alors commença entre la brigade **VIVIÈS** (4e et 28e) et l'ennemi une canonnade et une fusillade des plus vives que les troupes supportèrent de part et d'autre avec le plus grand courage.
Cependant, les Russes plièrent et, au bout de deux heures, le 4e put rentrer dans le cimetière, où il passa la nuit au milieu des morts et des mourants. Il était 10 heures du soir.
« Le général **LEVAL** a donné l'exemple du courage le plus intrépide. On ne saurait trop faire l'éloge de la bravoure que les 24e léger, 4e et 28e de ligne, sous les ordres du général **VIVIÈS**, montrèrent dans ce vigoureux engagement[1]. »

Bataille d'Eylau (8 février 1807).

Le lendemain, une violente canonnade se fit entendre dès le matin.
Les divisions **LEVAL** et **LEGRAND** avaient subi de si grandes pertes la veille qu'elles furent chargées seulement de défendre la position d'Eylau, tandis que **DAVOUT**, sur notre droite, et **NEY**, sur notre gauche, cherchaient à envelopper les ailes de l'ennemi et qu'**AUGEREAU** tentait de percer son centre.
L'insuccès de l'attaque d'**AUGEREAU** et l'arrivée sur le champ de bataille du général prussien **LESTOCQ** faillirent compromettre les divisions **LEVAL** et **LEGRAND** ; mais leurs régiments soutinrent avec la plus rare intrépidité le feu terrible que l'ennemi dirigea sur eux[2].
Enfin, l'arrivée du maréchal **NEY** détermina la retraite de l'ennemi, et les troupes bivouaquèrent sur la position.
Le 11 février, le 4e, réduit[3] à 1.304 hommes, se trouvait installé à Schloditen.
L'armée avait tellement souffert que **NAPOLÉON** jugea indispensable de lui donner un peu de repos et la ramena derrière la Passarge.
Un décret du 14 avril 1807, rendu au camp de Finkenstein, accorda au régiment dix-neuf croix de chevalier de la Légion d'honneur.

1 Rapport du maréchal Soult sur la campagne de 1806-1807.
2 Rapport du maréchal Soult sur la campagne de 1806-1807.
3 Les régiments avaient tellement souffert que, le 22 février, le général Guyot, commandant la cavalerie du 4e corps, amenait un de ses régiments, le 8e hussards, commandé par un capitaine.

Le 1er mai, les hostilités recommencèrent, et, le jour même, au combat de Riedan, trois compagnies de voltigeurs du 4e poursuivirent l'ennemi jusqu'à Neumark et contribuèrent à lui tuer 50 hommes et à faire 500 prisonniers.

Combat de Lomitten (4 juin 1807).

Le 4 juin, les Russes, prenant l'offensive, dirigent une reconnaissance sur les ouvrages de la tête de pont de Bromberg, vers le centre des cantonnements du 4e corps, Pendant quatorze heures, la 2e division soutint le combat contre des forces cinq fois plus fortes.
Le général **VIVIÈS** et sa brigade (4e et 28e) s'y distinguèrent tout particulièrement et les Russes durent se retirer sur Guttstadt avec de grosses pertes.
La 2e division avait eu 102 tués, dont 4 officiers, et 1.025 blessés, dont 54 officiers.
Le 8 juin, le 4e corps franchit la Passarge sous la protection de sa cavalerie légère, dont le chef, le général **GUYOT**, fut tué près de Kleinenfeld.
L'armée française marche contre le camp retranché d'Heilsberg, où le général russe **BENNINGSEN** a concentré toutes ses forces.

Heilsberg (10 juin 1807).

Le 10 juin, la 2e division (Carra-Saint-Cyr, successeur de Leval) attaque l'avant-garde ennemie, qui occupe le défilé de Bervernicken.
» Le passage n'était pas encore franchi que les 24e léger, 4e et 28e de ligne donnant avec la plus grande impétuosité sur la première ligne ennemie, la culbutent et dégagent le débouché pour le reste de la colonne. Puis, elles se jettent sur les 2e et 3e lignes, qu'elles enfoncent aussi.
» Une forte colonne russe, qui avait voulu tourner la droite de la division en se couvrant du rideau de hauteurs qui fait chute dans l'Alle, fut entièrement détruite par le 24e léger et le 4e de ligne.
» La terre était jonchée de cadavres et le feu le plus vif et le plus meurtrier se soutenait.
» La division **SAINT-HILAIRE**, qui était en seconde ligne, eut ordre de passer par bataillons n colonne dans l'intervalle des bataillons déployés de la division **SAINT-CYR.** Ce beau mouvement s'exécuta, sous un feu de mitraille épouvantable, avec la même exactitude que dans un camp d'instruction [1].
» La division **SAINT-CYR** se trouva alors en deuxième ligne.
Devant la force de la position, nos efforts restèrent infructueux et les Russes, grâce à une supériorité numérique écrasante, se maintinrent dans leur camp retranché.
Le colonel **BOYELDIEU** fut blessé pendant l'action ainsi que le général **VIVIÈS**. La division perdit 1.100 tués et 6.000 blessés.

Prise de Koenigsberg (16 juin 1807).

L'ennemi, menacé d'être coupé de Koenigsberg, battit en retraite sur Friedland, où il se fit écraser, le 14 juin, par une partie de l'armée, tandis que le 4e de ligne, avec son corps d'armée, marchait sur Koenigsberg. Le 16 juin, nos troupes trouvèrent la ville évacuée.

1 Rapport du maréchal Soult sur la campagne de 1806-1807.

Paix de Tilsitt (8) juillet 1807).

La paix de Tilsitt, conclue le 8 juillet, mit fin aux opérations. Koenigsberg fut évacué, et le 4e revint sur la Passarge, où de nouvelles épreuves l'attendaient. De terribles épidémies sévirent sur le 4e corps d'armée, et le régiment fut encombré de malades pendant les mois d'août et de septembre.
A la fin de novembre, le régiment repassa sur la rive gauche de la Vistule, puis en janvier 1808, vint cantonner aux environs de Stettin où il resta jusqu'au mois de juin.

Retour en France (février 1809).

Au mois d'octobre il partit pour Berlin, d'où il devait rentrer en France par Mayence et Oppenheim.
Il arriva à Nancy le 3 février 1809, et fut bientôt dirigé sur l'Espagne avec sa division au secours du roi **Joseph BONAPARTE.**
La cinquième coalition formée par l'Autriche contre la France arrêta la division **CARRA-SAINT-CYR.** Rappelée en toute hâte elle gagna Ulm à marches forcées et vint reprendre sa place au 4e corps sous les ordres de **MASSÉNA** ; le 4e formait avec le 46e la brigade **COSSON**.

Campagne d'Autriche.

L'Autriche, prête la première, avait rassemblé 150.000 hommes sur l'Inn sous le commandement de l'archiduc **Charles**. Cette armée allait opérer contre les forces françaises partagées en deux masses principales séparées par un intervalle de 35 lieues, l'une, avec **DAVOUT**, vers Ratisbonne, l'autre, dont faisait partie le 4e corps, vers Augsbourg.
NAPOLÉON, voyant le danger, donne l'ordre de concentrer l'armée sur son centre.
L'archiduc **Charles**, battu à Abensberg et à Eckmühl, se retire sur Vienne.
Le 4e descend la vallée du Danube, prend part aux opérations autour de Lintz et contribue à la prise de 900 hommes et d'un drapeau (3 mai).
Le 11, **MASSÉNA** fait occuper les faubourgs de Vienne, qui capitule deux jours après, le 13 mai 1809.
L'archiduc s'était retiré sur la rive gauche du Danube avec 100.000 hommes.

Aspern (21 mai 1809).

NAPOLÉON tente de franchir le fleuve en sa présence, mais le 4e corps n'est pas encore passé en entier lorsque le pont est rompu par une crue subite et les Autrichiens, prenant l'offensive, cherchent à écraser **MASSÉNA**.
Le 4e de ligne prend part à la bataille et remplace dans Aspern en flammes les troupes de la division **LEGRAND**. Il lutte dans le village jusqu'à minuit et couche sur les positions.
L'action recommence le 22, à 3 heures du matin. Pendant que le 4e corps occupe Aspern et Essling, le corps de **LANNES**, qui a passé le Danube, prend l'offensive ; mais les ponts se rompent de nouveau, et les troupes sans secours, presque sans munitions, doivent se replier sur Essling et Aspern.

L'ennemi nous chasse d'Aspern que le 24e léger reprend au pas de charge. « Mais parvenu au but, il va être accablé lorsque le 4e de ligne, son fidèle compagnon de toutes les époques, arrive à son secours conduit par **BOYELDIEU** [1]. »
Le village d'Aspern est pris et repris dix fois dans la journée; il est démoli par les boulets et encombré de blessés.
Enfin on se décide à la retraite et, dans la nuit du 22 au 23, *sans laisser ni un cheval, ni un blessé, ni un canon,* le régiment repasse le Danube et occupe avec le 4e corps l'île Lobau.
Le 4e éprouva à Essling des pertes énormes : 3 officiers tués et 25 blessés.

Actions d'éclat. — Durant la bataille, le sergent de voltigeurs **COUZINIE** aperçoit à quelques pas de lui un groupe d'officiers d'état-major autrichiens. Il fond sur eux à la baïonnette et fait prisonnier le feld-maréchal **WEBEL**. Il fut nommé sous-lieutenant.
Le lieutenant **GOURAT** s'y distingua particulièrement.
Le sergent **DELORME** s'y fit aussi remarquer et fut blessé d'un coup de feu à la main droite.

Le 4e passa dans l'île Lobau toute la fin de mai et le mois de juin dans une position rendue souvent critique par la rupture des ponts et le manque de vivres qui en était la conséquence.

Wagram, première journée (5 juillet 1809).

L'empereur donne l'ordre de passer les ponts dans la nuit du 4 au 5 juillet.
L'armée française compte 150.000 hommes; vis-à-vis d'elle 140.000 Autrichiens sont en position sur la rive gauche.
Le 5, à trois heures du matin, le 4e de ligne passe avec sa division et vient se former à la gauche de la ligne par bataillons en masse, son artillerie[2] entre les bataillons, en arrière du village d'Enzersdorf, qui est enlevé par le 46e.
Il marche ensuite sur Breitenlée, tandis qu'**OUDINOT,** le prince **Eugène** et **BERNADOTTE** échouent dans l'attaque de Bannersdorf, Wagram et Aderklaa.

Deuxième journée (6 juillet).

Le 6 au matin, **MASSÉNA** lance les divisions **LEGRAND, SAINT-CYR** et **MOLITOR** à l'attaque d'Aderklaa.
« Le village, entouré par un mur en terre et par les haies des jardins, offre un triple obstacle que **SAINT-CYR** hésite à aborder de front[3] ».
MASSÉNA arrive en calèche à la tête de la division et ordonne d'aborder l'ennemi vigoureuse ment.
« Aussitôt le 24e léger et le 4e de ligne se forment en colonne avec le 46e en réserve, marchent résolument sur les flancs du village, en chassent les Autrichiens.... La deuxième ligne se rompt,.... mais l'archiduc **Charles** arrive avec ses grenadiers ; nos régiments attaqués de front et de flanc sont rejetés dans Aderklaa.... Le 46e entre alors en action et il s'en suit une mêlée sanglante dans laquelle le général **COLSON**, les colonels **POURAILLY** du 24e et **BOYELDIEU** du 4e, blessés, tombent au pouvoir de l'ennemi. Les aigles des 4e [4] et 24e furent perdues.
Nos régiments sont culbutés malgré leurs efforts héroïques.

1 Campagne du général Pelet.
2 Par décret du 9 juin 1809, l'empereur attachait à chaque régiment d'infanterie deux pièces d'artillerie (de 3 ou de 4).
3 Général Pelet.

La division **MOLITOR** s'avance pour les dégager, reprend Aderklaa et s'y maintient, tandis que les débris de la division **SAINT-CYR** se reforment.
Cependant **MASSÉNA** reçoit l'ordre de se diriger sur Aspern pour déborder la droite ennemie. Ce mouvement s'exécute rapidement et avec le plus grand ordre, malgré le feu terrible de l'artillerie ennemie.
Arrivé à Essling, le corps d'armée se rabat sur Sussenbrünn et Léopoldau et décide l'ennemi à battre en retraite.
Le 4e avait eu 14 officiers tués et 26 blessés.
MASSÉNA poursuit l'ennemi qui se retire derrière la Thaya, et nos troupes arrivent le 11 devant Znaïm.
La division **SAINT-CYR** (4e, 46e, 24e léger) franchit la Thaya et vient dégager la division **LEGRAND**.
L'ennemi se retire perdant 6.000 hommes. Le 4e avait eu 4 officiers blessés.

Armistice de Znaïm (12 juillet 1809).

L'armistice de Znaïm (12 juillet) arrête le 4e corps qui prend ses cantonnements dans le cercle de Znaïm, passe dans le cercle de Krems et vient cantonner aux environs de Wurtzbourg en janvier 1810.
En juillet, il reprenait la route de France, et le 1er octobre nous le retrouvons à Boulogne, Dunkerque et Calais.

Campagne de Russie (1812).

L'empereur **Alexandre** ayant refusé d'appliquer plus longtemps dans ses Etats les clauses du blocus continental, la guerre ne devait pas tarder à éclater.
Dès le commencement de 1812, **NAPOLÉON** reformait la grande armée. Avec les contingents italiens, polonais et allemands, il la porta au chiffre colossal de 600.000 hommes, dont 420.000 constituèrent l'armée d'opérations.
Le 4e de ligne, sous les ordres du colonel **MASSY**, fit partie de la 2e division (Razout) du 3e corps (maréchal Ney).
De leur côté, les Russes formaient trois armées de 230.000 hommes commandées par **BARKLAY de TOLLY, BAGRATION** et **TORMASOFF**.
Au mois de juin, l'armée française est réunie derrière la Vistule.

Passage du Niémen (25 juin 1812).

Le 24, elle arrive sur le Niémen, et le 4e de ligne franchit le fleuve, le 25, entre Kowno et Eketani.
Le 3e corps se dirige sur Wilna à la poursuite de **BARKLAY de TOLLY.**

4 A la bataille de Wagram, comme si la fatalité se fût appesantie sur ce malheureux régiment, il perdit sa seconde aigle, et le 24e, qui n'avait pas voulu, à Austerlitz, le secourir sans ordres, laissa enlever ici les deux siennes. » (Mémoires de Masséna.)

NAPOLÉON entre successivement dans Wilna, Witepsk, sans rencontrer de résistance sérieuse, franchit le Dnieper dans la nuit du 13 au 14 août et arrive le 15 à quatre lieues de Smolensk, où **BAGRATION** et **BARKLAY de TOLLY** ont opéré leur jonction.
Le 16, le 3e corps attaque sans succès les faubourgs de la ville, que les Russes abandonnent dans la nuit du 17 au 18, laissant aux Français une place brûlée et dévastée.
La poursuite recommence et la 2e division atteint l'arrière-garde à une lieue de Smolensk.

Valoutina (19 août 1812).

« Les 4e et 72e attaquèrent aussitôt....; en un instant la position fut enlevée et le champ de bataille couvert de cadavres russes....
« **BARKLAY de TOLLY** se hâta d'envoyer des secours considérables..... Le 3e corps fut arrêté par 36 à 38.000 Russes. Vers 5 heures la 3e division (Gudin) du 1er corps appuyait le 3e corps. La défense des Russes fut courageuse et opiniâtre, mais l'attaque était terrible [1]. »
Grâce à l'héroïsme de son arrière-garde, le gros de l'armée russe put s'échapper par la route de Moscou.
Le 29 août, **KUTUSOFF** remplaçait **BARKLAY de TOLLY** et s'arrêtait sur la position de Borodino, derrière la Kolocza.

La Moskowa (7 septembre 1812).

Les deux armées allaient enfin en venir aux mains.
La droite ennemie s'appuyait à la Moskowa, son front couvert par la Kolocza était renforcé par des redoutes.
NAPOLÉON a résolu d'attaquer les Russes sur leur centre et sur leur gauche.
La 2e division du 3e corps (4e de ligne) est chargée d'enlever la redoute qui couvre la gauche ennemie. Le colonel **MASSY** a la tête emportée par un boulet ; toutefois la redoute est emportée ; mais bientôt il faut l'évacuer.
Le roi de Naples se met à la tête de la division l'épée à la main, reprend la redoute et s'y maintient.
Le 4e y reste toute la journée exposé à un feu terrible d'artillerie, résistant victorieusement à tous les retours offensifs.
A la nuit seulement, les Russes, en pleine déroute, se retiraient sur Moscou, nous laissant « un champ de bataille horrible et littéralement couvert de morts ; on y voyait réunis tous les genres de blessures et toutes les souffrances »[2].
Le 12 septembre, le colonel **DE FÉZENSAC** prenait le commandement du 4e, réduit à environ 800 hommes sur les 2.800 qui avaient passé le Rhin ; les quatre bataillons n'en formaient plus que deux sur le terrain, et chaque compagnie avait un double cadre en officiers et en sous-officiers.
« Jamais le moral de l'armée n'avait été si fortement atteint..., un morne silence succédait aux chansons et aux histoires plaisantes.....
» Les officiers eux-mêmes paraissaient inquiets, chose remarquable, après une victoire qui nous ouvrait les portes de Moscou [3]. »
Le 15 septembre, le 3e corps, dont faisait partie le 4e de ligne, arrive devant Moscou abandonné et, le jour même, l'incendie éclate dans toute la ville.

1 Archives du ministère de la guerre.
2 Lieutenant-général de FÉZENSAC.
3 Lieutenant-général de FÉZENSAC.

NAPOLÉON s'installe au milieu des ruines et entame des négociations que les Russes font traîner en longueur.
Le pillage de la ville avait bientôt commencé, mais le 3e corps, entré le dernier, souffrit de cruelles privations.
» Personne n'a moins profité que nous du pillage de cette ville[1] ».

Le 27 septembre, le régiment recevait des renforts et, à la date du 1er octobre, il comptait 70 officiers et 1.012 hommes.
KUTUSOFF étant venu s'établir au sud de Moscou pour menacer nos communications, il fallut songer à la retraite.

Retraite de Moscou.

Elle commença le 19 octobre, d'abord vers le sud, puis par la route de Smolensk, à travers des provinces déjà dévastées, sans autres ressources que les provisions emportées de Moscou.
Le 4 novembre, le 3e corps reçut la pénible et glorieuse mission de remplacer le 1er corps à l'arrière-garde.
« Le 4e se fit remarquer par sa discipline et sa bonne tenue [2] ».

La bonne contenance des troupes empêcha l'ennemi de passer la Viasma.
Au défilé de Sembovo, le 4e, qui formait l'extrême arrière-garde, fut attaqué par l'avant-garde russe et la contint à lui seul pendant que les autres corps passaient le défilé.
Le 7 novembre, le temps, à peu près beau jusque là, devint très froid et le régiment dut bivouaquer en avant de Dorogobuje, sans pouvoir allumer du feu à cause du vent.
Le 8, les Russes nous attaquèrent, et pour les arrêter, le général **RAZOUT** les fit charger par le 4e.
« L'affaire fut très vive et il fallut combattre corps à corps ; le régiment se retira ensuite lentement en tenant tête à l'ennemi. On atteignit ainsi les bords du Dniéper au milieu de privations de plus en plus dures. Beaucoup de soldats épuisés jetaient leurs armes, d'autres s'endormaient et étaient consumés par les flammes »[3].
Le 11 au matin, le combat s'engageait et l'attaque fut si vive et si imprévue que les balles tombaient dans les bivouacs avant que les hommes eussent pris les armes.
Les voltigeurs postés sur le bord de la rivière eurent à soutenir un combat inégal.
Le 1er bataillon trouva un point d'appui dans un bouquet de bois ; le 2e occupa un blockhaus palissadé où le maréchal **NEY** passa toute la journée avec le colonel, dirigeant le feu des soldats et faisant lui-même le coup de feu.
Après une marche de sept lieues sur le verglas, par le froid le plus rigoureux, on atteignit enfin Smolensk, où le 3e corps entré le dernier trouva des magasins mis a sac.
Sans aucune ressource, toujours à l'arrière-garde, il dut continuer la retraite ; il était réduit à environ 3.000 hommes et fut renforcé par deux régiments.
Le 14 novembre au matin, le maréchal **NEY** distribua les postes de combat et confia au 4e la garde de la barrière de Moscou.

---

1 Lieutenant-général de FÉZENSAC.

2 Je n'eus que des éloges à adresser aux officiers et aux soldats... Les bonnes dispositions que mon régiment venait de montrer me remplissaient de confiance. (Colonel DE FÉZENSAC, commandant le 4e de ligne.)

3 Lieutenant-général De FÉZENSAC.

Le froid fut si violent dans la nuit qu'on eut toutes les peines du monde à maintenir les soldats à leur poste[4].
Le lendemain 15, le 4e, averti trop tard du mouvement de retraite de la division, doit gagner en toute hâte la tête du pont qu'il trouve obstrué par les traînards.
Au moment le plus critique, le maréchal **NEY**, toujours à l'arrière-garde, donne l'ordre au régiment de marcher à l'ennemi pour dégager le passage.
Le colonel **DE FÉZENSAC** l'enlève au pas de charge : « Les soldats, fiers de combattre sous les yeux du maréchal et des troupes de la 1re division, qui les contemplent du haut des remparts, s'élancent sur l'ennemi avec la plus grande ardeur[2]. »
En peu de temps, le 4e est maître des faubourgs ; il se reforme derrière la barrière de Saint-Pétersbourg où s'engage un combat très vif. Sur l'ordre formel de se retirer le régiment regagne en bon ordre la tête du pont.
» Tous les officiers rivalisèrent de zèle en cette occasion ; aucun d'eux ne fut blessé et on ne perdit que peu de soldats.
» Un sergent, que j'avais cassé au commencement de la retraite, et à qui je venais de rendre son grade le matin même..., tomba mort à mes pieds[3]. »
Le soir, le maréchal **NEY** donna au 4e les témoignages les plus flatteurs de sa satisfaction.
L'arrivée de 200 soldats venus du dépôt porta l'effectif du 4e régiment à 500 hommes.

Krasnoë (18 novembre 1812).

Le 18, le 3e corps marchait sur Krasnoë, toujours harcelé par les Cosaques ; il ralliait la division **RICARD** en déroute et trouvait la route barrée par l'armée russe : il était coupé du reste de l'armée.
Un parlementaire vint proposer au maréchal **NEY** de se rendre ; pour toute réponse on le fit prisonnier et le 3e corps (6.000 hommes environ) reçut l'ordre d'attaquer 20.000 Russes.
La 2e division marcha droit à l'ennemi.
« Les Russes virent avec admiration nos soldats s'avancer vers eux dans le meilleur ordre. Chaque coup de canon enlevait des files entières, chaque pas rendait la mort plus inévitable, et la marche ne fut pas ralentie un seul instant.
» Qu'il me soit permis, ajoute le colonel **DE FÉZENSAC,** de rendre hommage au dévouement de ces braves soldats et de me féliciter de l'honneur d'avoir marché à leur tête. »
Enfin, on arriva si près de l'ennemi que la division de tête du 4e de ligne, écrasée par la mitraille, fut renversée sur celle qui la suivait et y porta le désordre.
Chargée de front et de flanc, la 2e division fut bientôt en pleine déroute : elle n'existait plus.
La 1re division arrêta la poursuite. Le 4e était réduit à 200 hommes.
On ne pouvait plus songer à se frayer un passage; le maréchal prit à gauche, à travers champs. Sa présence seule ranimait les plus désespérés, et, après cinq heures de marche au hasard, le 3e corps atteignit Sirokowitz, où il franchit le Dnieper sur la glace, abandonnant les bagages, les munitions et les blessés hors d'état de marcher ; cependant deux sapeurs du 4e parvinrent à sauver M. **de BRIQUEVILLE**, aide de camp du duc **de PLAISANCE**, dangereusement blessé la veille.
On était encore à 15 lieues d'Orcha où se trouvait le reste de l'armée.

---

4 « J'envoyai de bons officiers pour les rappeler à leurs devoirs. Il y allait de notre honneur...
2 L'ordre fut bientôt rétabli ; les soldats ne pouvaient être insensibles à la voix de l'honneur, et ceux à qui la souffrance arracha quelques murmures indignes de leur courage, les expièrent bientôt par une mort glorieuse › (Colonel DE FÉZENSAC.)
3 Colonel DE FÉZENSAC,

Le 19, ces glorieux débris du 3e corps furent chargés par le général **PLATOW**. Les 4e et 18e de ligne, sous les ordres du général **d'HÉNIN**, reçurent l'ordre de s'emparer d'un bois occupé par les Cosaques. Le 4e s'engagea à fond, tandis que le reste du 3e corps s'éloignait, le laissant seul aux prises avec l'ennemi, égaré dans les bois, au milieu de la nuit.

« Je n'entreprendrai point de peindre tout ce que nous eûmes à souffrir pendant cette nuit cruelle ; je n'avais pas plus de 100 hommes et nous nous trouvions à plus d'une lieue en arrière de notre colonne.

» Les Cosaques nous criaient de nous rendre et tiraient à bout portant au milieu de nous.

» Un sergent tombe à côté de moi en disant froidement à ses camarades :

» — Voilà un homme perdu ; prenez mon sac, vous en profiterez.

» On prit son sac et nous l'abandonnâmes en silence ; deux officiers blessés eurent le même sort.

» Enfin, après plus d'une heure, nous sortîmes du bois et nous trouvâmes le Dnieper à notre gauche. La direction était assurée, mais nous étions loin d'être hors d'affaire. Rien ne put ébranler la constance des soldats ; le plus grand ordre fut toujours observé, aucun homme ne quitta son rang.

» La poursuite se ralentit enfin ; on découvrit les feux de l'arrière-garde du maréchal **NEY**, qui avait fait halte. Ce fut ainsi que le 4e régiment se tira d'une position presque désespérée. » (Colonel DE FÉZENSAC.)

A 1 heure du matin, on se remit en route ; le colonel, pouvant à peine marcher, s'appuyait sur le bras de M. **LALANDRE**[1], jeune officier de voltigeurs.

Avec le jour, les Cosaques reparurent, et il fallut l'héroïsme et l'autorité du maréchal **NEY** pour retenir les soldats à leur poste. Tous les efforts de **PLATOW** échouèrent devant la position de Jokubow. A 9 heures du soir, la marche fut reprise avec beaucoup d'ordre, et, à une lieue d'Orcha, le 3e corps rencontrait enfin une division du 4e corps sous les ordres du prince **Eugène**, qui vint au-devant des débris du 3e corps et félicita publiquement le maréchal, les généraux et les deux seuls colonels survivants (celui du 18e et celui du 4e).

« Ainsi se termina cette marche hardie, l'un des plus curieux épisodes de la campagne.

» Elle couvrit de gloire le maréchal, et le 3e corps lui dut son salut, si on peut appeler corps d'armée les 800 hommes qui arrivèrent à Orcha, reste des 6.000 qui avaient combattu à Krasnoë. » (Colonel DE FÉZENSAC.)

Le 21, le 1er corps remplaça le 3e à l'arrière-garde. Le 4e de ligne était réduit à 80 hommes, exténués de fatigue et à peine vêtus, et cependant, c'était encore, de tous les régiments du 3e corps, celui qui était dans le meilleur état.

« On vivait tantôt avec de la farine détrempée, tantôt avec un peu de miel ou de cheval, et sans autre boisson que la neige fondue.

» A quelque distance d'Orcha, le régiment rencontra un de ses capitaines, M. **LANUSSE**, qui avait perdu la vue par suite d'un coup de feu à la prise de Smolensk ; une cantinière de la compagnie le conduisait. Peu de temps après, on les trouva morts et dépouillés. »

Après le passage de la Bérésina, où l'héroïsme du maréchal **NEY** sauva encore l'armée, le colonel **DE FÉZENSAC** organisa deux pelotons avec les soldats qui restaient. Il désigna les officiers qui devaient les commander et prescrivit aux autres de prendre un fusil et de marcher toujours avec lui à la tête du régiment.

A Kamen, le maréchal **NEY** donna l'ordre de réunir tous les hommes du 3e corps en état de combattre ; à peine s'en trouva-t-il 100. On en confia le commandement au capitaine **DELACHAU**, du 4e de ligne, et cette troupe fut destinée à servir d'escorte au maréchal.

1 Le malheureux jeune homme finit par succomber, mais j'aime à croire que l'espérance que je lui avais donnée (d'être fait capitaine) aura soutenu quelque temps son courage et adouci peut-être l'horreur de ses derniers moments. « (Colonel DE FÉZENSAC.)

Wilna (8 décembre).

Le 8 décembre, après des souffrances inouïes, les débris du 4e arrivèrent à Wilna, où on fit une distribution d'effets d'habillement et de chaussure.
« Le régiment était le 12 à Zismory, lorsque le bruit courut que l'arrière-garde nous avait dépassés et que rien ne nous séparait plus de l'ennemi. Ce fut peut-être pour moi le moment le plus cruel de toute la campagne. Je jetai les yeux autour de moi : vingt officiers malades, un pareil nombre de soldats, dont la moitié sans armes, voilà tout ce qui composait mon régiment ». (Colonel DE FÉZENSAC.)
C'était une fausse alerte, et l'on arriva à Kowno, où le maréchal donna l'ordre au 4e de rester avec les débris du 3e corps pour tenter de défendre la ville, ou plutôt pour s'ensevelir honorablement sous ses ruines. « Cependant, il faut le dire à la louange des officiers et des soldats, tous obéirent sans murmurer et aucun ne quitta son poste dans une situation si critique. » (Colonel DE FÉZENSAC.)
Heureusement le régiment n'eut pas à combattre, mais le 3e corps trouva encore la route barrée par les Cosaques, et ne dut son salut qu'à un nouvel acte d'héroïsme du maréchal **NEY**.
Le régiment arriva le 20 décembre à Koenigsberg ; il comptait environ 100 hommes et quelques officiers. Les débris de l'armée, sous les ordres du colonel **DE FÉZENSAC,** furent dirigés sur Marienbourg. A peine y arriva-t-il 30 hommes du 4e de ligne. Au bout de quinze jours, grâce à l'arrivée successive d'un grand nombre d'isolés, le régiment comptait 200 hommes, qui furent dirigés sur Custrin ; ils y arrivèrent le 20 janvier 1813.
100 hommes concoururent à la formation d'un bataillon chargé de défendre Spandau ; les autres rejoignirent le dépôt à Nancy.
Sur les 3.000 hommes qui avaient appartenu au 4e pendant cette lugubre et glorieuse campagne, 200 revinrent avec le colonel, 100 autres rentrèrent de captivité ; le régiment avait donc perdu 2.700 hommes, c'est-à-dire les neuf dixièmes de son effectif.
Sur les 109 officiers qui avaient fait la campagne, 40 avaient été tués ou étaient morts ; 20, blessés, avaient été faits prisonniers ; 35 avaient été blessés, plusieurs à deux reprises ; 14 n'avaient pas été blessés.

III

4e DE LIGNE (1813 à 1815)

Les débris du 4e , fondus dans le 40e provisoire; furent dirigés sur Magdebourg.
Après l'armistice de Pleswitz, les régiments provisoires furent dissous, et le 4e reconstitué sous les ordres du colonel **MATERRE**[1], fit partie du 2e corps d'armée (6e division, 1re brigade).

Bataille de Dresde (26 et 27 août 1813).

A la fin d'août, les opérations recommencèrent contre les armées coalisées et le 2e corps, rappelé de Zittau sur Neustadt, puis sur Dresde, prit part à la bataille de Dresde (deuxième journée).
Le 2e corps formait l'aile droite, et la division **VIAL** (4e de ligne) rétablit le combat dans un moment critique.

1 Le colonel de Fézensac avait été fait général de brigade.

Après les revers de Kulm, de la Katzbach, de Grossbeeren, de Donnewitz, **NAPOLÉON**, forcé de rétrograder, concentre ses forces à Leipzig, et, le 15 octobre, le 2e corps occupe Wachau, ayant devant lui l'armée de Bohême.

Leipzig, 1re journée (16 octobre 1813).

Le 16 au matin, l'ennemi attaque Wachau avec la plus grande vigueur ; six fois repoussé, il doit céder devant le 2e corps, qui prend l'offensive, soutenu par deux divisions de la jeune garde, et sur ce point le succès est décisif.
Les pertes avaient été telles que les deux armées, épuisées, se reposèrent le 17.

2e journée (18 octobre).

Le 18, le cercle s'était rétréci autour de l'armée française, qui dut faire face au nord, à l'est et au sud.
Les débris du 2e corps occupaient le village et les abords de Probstheyda ; pris et repris, le village resta définitivement entre nos mains, malgré les attaques furieuses des Prussiens et des Russes réunis, mais il fut impossible d'en déboucher et les régiments qui l'occupaient (4e) furent écrasés par l'artillerie ennemie. Le général **VIAL** fut tué ainsi qu'un grand nombre d'officiers du régiment.
Il fallut battre en retraite : le régiment passa l'Elster le 19 avant le jour, échappant à l'effroyable désastre de notre arrière-garde.

Hanau (30 octobre).

Les débris de l'armée se dirigèrent vers le Rhin par Freyburg et Erfurth ; mais, à hauteur de Hanau, ils trouvèrent la route barrée par l'armée bavaroise.
Une brigade de 2.000 hommes (dont faisaient partie les restes du 4e), sous les ordres de **DUBRETON**, attaqua l'aile droite ennemie, donnant ainsi à **DROUOT** le temps de mettre 50 pièces en batterie et d'ouvrir un passage à l'armée.
Le 2 novembre, les débris du 2e corps passaient sur la rive gauche du Rhin.
Le 4e, réduit à un bataillon sous les ordres du commandant **d'ARCINE,** fit partie du 5e provisoire, division **DUBRETON**.

Campagne de 1814.

Le 2e corps (8 à 9.000 hommes), établi le long du Rhin en face des 180.000 hommes de l'armée de Bohême, ne put empêcher **SCHWARTZEMBERG** de franchir le fleuve, le 31 décembre.
VICTOR le concentra alors à Baccarat, mais il dut bientôt le ramener derrière la Meuse où le 4e fut reformé à deux bataillons sous les ordres du colonel **MATERRE**.
Tous les corps d'armée étaient en retraite, et, le 25 janvier, **VICTOR, MARMONT** et **NEY** étaient concentrés à Vitry, tandis que **MORTIER**, poussé par l'armée de Bohême, reculait sur Troyes.
Le 4e, écrasé à Brienne et à la Rothière, ne joua plus un rôle distinct dans la division réduite à 2.200 hommes.

Pour suivre sa trace dans les phases de cette mémorable campagne, on ne peut qu'enregistrer le nom des batailles auxquelles il prit part, laissant à chaque pas de nouveaux morts et de nouveaux blessés, dont quelques noms seulement ont pu être recueillis.
Nogent, Montereau, Bar-sur-Aube, la Guillotière, rappellent le souvenir de luttes gigantesques dont le 4e doit partager la gloire comme il en partagea les dangers.
Le 6 avril, nous le retrouvons à Fontainebleau réduit à 196 hommes !
Envoyé à Cosne, puis à Nevers pendant la première Restauration, il fut réorganisé sous les ordres du colonel **GÉLIBERT**, et, tout en conservant le numéro 4, il prit le nom de *régiment de Monsieur.*
Il était à Nancy lorsque **NAPOLÉON** rentra de l'île d'Elbe, et, au commencement de la campagne de Belgique, nous le trouvons, sous les ordres du colonel **FAULLAIN**, à Requignies, derrière la forêt de Beaumont. Il faisait partie de la division **GIRARD**.

Ligny (16 juin 1815).

Le 16 juin, **NAPOLÉON** attaque les Prussiens en position derrière le ruisseau de Ligny.
La division **GIRARD** formait l'extrême gauche de notre ligne de bataille, dans un poste « de la plus haute importance, mais aussi très périlleux »[1].
A 3 h. 1/2, elle reçoit l'ordre de marcher sur le village de la Haye, et de prendre d'écharpe l'extrême droite de l'armée prussienne.
Dès l'entrée en ligne, les trois officiers généraux de la division sont mis hors de combat.
Cependant, le village est enlevé, et c'est en vain que, par deux fois, les Prussiens tentent de le reprendre.
De nouvelles forces arrivent à leur secours et ils renouvellent l'attaque.
Par une fatalité inexplicable, le 4e, saisi de terreur panique, bat en retraite, entraînant le reste de la division, et les Prussiens rentrent dans la Haye.
Ralliée par le colonel **SÉBASTIANI**, du 11e léger, la division revient à la charge et l'entrée en ligne d'une division de la jeune garde nous maintient définitivement sur la position. Les Prussiens battent en retraite vers le nord.
Après la bataille de Waterloo, la division, qui était restée à Fleurus le 18, battit en retraite sur Laon ; le 4e était réduit de 1.132 à 630 hommes.
Rappelé sur Senlis et de là sur Paris, il arrivait le 1er juillet à la Chapelle, derrière le canal de l'Ourcq, et, après l'entrée des alliés dans Paris, il était dirigé sur la Loire.
Quelques jours après, par ordonnance royale, les vieux régiments étaient dissous, et, pour en détruire jusqu'à l'esprit, quelques mois plus tard on en disséminait tous les éléments.
Le 3 août 1815, l'organisation des légions départementales donnait le numéro 4 à la légion des Basses-Alpes, qui eut pour colonel le marquis **DE CRILLON** et fut licenciée le 23 octobre 1820.

---

1 Les Derniers jours de la grande armée.

NOMS DES OFFICIERS DU REGIMENT

TUES OU BLESSES 1803 - 1815

AUSTERLITZ (2 décembre 1805)

GUY, chef de bataillon, blessé
PATOU, capitaine, blessé
DUPIN, lieutenant, blessé
JULLIE, lieutenant, blessé

BERGFRIED (3 février 1807)

LANNES, capitaine, blessé
CASTIE, lieutenant, blessé
BOYELDIEU, colonel, blessé
JULLIE, lieutenant, blessé

EYLAU (8 février 1807)

LAUTE, lieutenant adjudant-major, blessé
BOUCAUD, capitaine, tué
BRISSAC, capitaine, tué
AVIENY, capitaine, tué
DESCAZEAUX, capitaine, tué
RICHARD, capitaine, tué
FENASSE, lieutenant, blessé
DABESIE, lieutenant, tué
SAUNIER, lieutenant, tué
JOUVENEL, lieutenant, tué
LEMAROIS, colonel, tué
LANNES, capitaine, blessé
LANUSSE, sous-lieutenant, blessé
POUJADE, capitaine, blessé

HEILBERG (10 juin 1807)

BOYELDIEU, colonel, blessé
MAURY, capitaine, tué
ENDEL, sous-lieutenant, blessé
RATHELOT, lieutenant, blessé
SAINT-MARTIN, lieutenant, blessé
PATOU, capitaine, blessé

FRIEDLAND (14 juin 1807)

CAMBLON, lieutenant, blessé
MAZOIS, sous-lieutenant, blessé

Ancestramil

NEUMARCK (1er mai 1809)

FERRASSE, sous-lieutenant, blessé

ESSLING (22 mai 1809)

FREU, sous-lieutenant, blessé
ROUSSEL, sous-lieutenant, blessé
BARRERE, sous-lieutenant, blessé
CASSAN, chef de bataillon, blessé
HERICEY, sous-lieutenant, tué
BRANGER, chef de bataillon, blessé
DAVID, lieutenant adjudant-major, blessé
LANUSSE, lieutenant, blessé
DEPERRET, capitaine, blessé ; mort le 4 juillet
LECOUTEUX, lieutenant, blessé
BORDERIE, sous-lieutenant, blessé
DE PARTZ DE COURTRAY, sous-lieutenant, blessé
DEPOUDEUX, sous-lieutenant, blessé
DELIGNY, lieutenant, blessé
BERDOULET, lieutenant, tué
TEULLE, chef de bataillon, blessé
MERES, lieutenant, blessé
SAINT-MARTIN, lieutenant adjudant-major, blessé
PAULY, lieutenant adjudant-major, blessé
THOMAS, capitaine, blessé
POUJADE, capitaine, blessé
DUPIN, capitaine, blessé
CLAVAREL, capitaine, blessé
RIBOT, capitaine, blessé
FLORENCON, capitaine, blessé
ROUEDE, lieutenant, blessé
Le BACHELLE, sous-lieutenant, blessé
FERRASSE, sous-lieutenant, blessé

WAGRAM (6 juillet 1809)

BOYELDIEU, colonel, blessé
ASTRE, lieutenant, blessé
CASTAGNET, capitaine, blessé, mort le 11 août
DAVID, lieutenant adjudant-major, blessé
LANUSSE, lieutenant, blessé
LAFOND, capitaine, tué
SAINT MARTIN, lieutenant adjudant-major, tué
CAUCURTE, capitaine, tué
CLAVERIE, capitaine, tué
SOULAYRAC, sous-lieutenant, blessé
ALARY (J.), sous-lieutenant, blessé

Ancestramil

PAILLON, sous-lieutenant, blessé (mort)
GAVARRET, sous-lieutenant, tué
LINET, sous-lieutenant, tué
MARCHAND, lieutenant, blessé (mort le 11)
ALARY, lieutenant, blessé (mort le 30)
ZENOWITZ, chef de bataillon, blessé
DELIGNY, capitaine, blessé
THIBAULT, capitaine, blessé
CHAUFFOUR, sous-lieutenant, blessé (mort le 19 septembre)
RATHELOT, lieutenant, blessé
VILLIERS, capitaine, blessé (mort le 19)
de PARTZ de COURTRAY, sous-lieutenant, blessé
POUDEUX, sous-lieutenant, blessé
LARRIEU, sous-lieutenant, blessé
PAULY, lieutenant adjudant-major, blessé
SARERE, capitaine, blessé
PATOU, capitaine, blessé
THOMAS, capitaine, blessé
POUJADE, capitaine, blessé
de MONTJAVOUST, capitaine, blessé
FRANCOIS, capitaine, blessé
FLORENCON, capitain, blessé
GARRIC, lieutenant, blessé
BUSQUE, sous-lieutenant, blessé
DUSSOLS, lieutenant, blessé (mort le 21)
VACHEZ, sous-lieutenant, blessé (mort le 8)
WIRIOT, chef de bataillon, tué
TEULE, chef de bataillon, blessé
COLOMB d'ARCINE, sous-lieutenant, blessé

ZNAIM (11 juillet 1809)

VIGUIER, capitaine, blessé

SMOLENSK (16 août 1812)

ALBERT, lieutenant, blessé
CAMBLON, capitaine, tué
CREPIN, lieutenant, tué
CARIVENNE, lieutenant, tué
JACOT, sous-lieutenant, tué
ASTRE, capitaine, blessé
THOMAS, chef de bataillon, blessé
LAURENX, capitaine, tué
CHAVANNE, chef de bataillon, blessé
FRANCOIS, lieutenant adjudant-major, blessé
BOYER, sous-lieutenant, blessé
ROBIN, sous-lieutenant, blessé

Ancestramil

VALOUTINA (19 août 1812)

FERLUC, lieutenant, blessé
SALIERES, lieutenant, blessé
DARTIGAUX, lieutenant, blessé
DEFAY, capitaine, blessé
VENON, capitaine, blessé

LA MOSKOWA (7 septembre 1812)

MASSY, colonel, tué
De LACHAU, capitaine, blessé
ASTRE, capitaine, blessé
LANNES, chef de bataillon, tué
FLORENCON, chef de bataillon, tué
GILLOT, sous-lieutenant, tué
MERCIER, lieutenant, tué
DUCASSE, sous-lieutenant, tué
PAYSSE, lieutenant, blessé (mort le 20)
SCHREINER, sous-lieutenant, tué
MERES, capitaine, blessé,
BORDERE, capitaine, blessé
AMBLARD, lieutenant, blessé
CAILLEAU, lieutenant, blessé
MOUILLARD, lieutenant, blessé
BURTIN, lieutenant, blessé
COSTENTIN, sous-lieutenant, blessé
LORITZ, sous-lieutenant, blessé
THOMAS, chef de bataillon, blessé
De MONTJAVOUST, chef de bataillon, blessé
CAMPLON, capitaine, tué
MASSY, capitaine, blessé
BARTHELEMEMY, capitaine, blessé
ADAM, sous-lieutenant, blessé
TREMAUX, lieutenant adjudant-major, blessé
COLOMB d'ARCINE, capitaine, blessé

KRASNOE (18 novembre 1812)

De LACHAU, capitaine, blessé
DEBYE, capitaine, blessé
THEVENIN, capitaine, blessé
AMBLARD, capitaine, blessé
BURTIN, lieutenant, blessé
DAMIENS, lieutenant, blessé
LORITZ, lieutenant, blessé
DELAGE, capitaine, blessé
COSTENTIN, sous-lieutenant, blessé

Ancestramil

LAPEYRIE LANGLADE, sous-lieutenant, blessé (mort le 27 janvier 1813)
COLOMB d'ARCINE, chef de bataillon, blessé

10 novembre 1812

MOUILLARD, lieutenant, blessé

SMOLENSK (21 novembre 1812)

FOUCHET, lieutenant, blessé

WILNA (9 novembre 1812)

QUEYROL, capitaine, blessé

WILLEMSBOURG (29 mai 1813)

GRENOUILLET, sous-lieutenant, blessé

DRESDE (26 août 1813)

PERREAU, capitaine, blessé

10 octobre 1813

FAUVEL, chirurgien-major, blessé

LEIPZIG (16 et 18 octobre 1813)

DELORME, lieutenant, blessé
RAYNAUD, capitaine, blessé
TIERCE, capitaine, tué
CAPDEVIOLLE, capitaine, tué
SIEUTAT, lieutenant, tué
DARTIGAUX, capitaine, tué
MOULIN, capitaine, tué
d'HOUDETOT, lieutenant, tué
ROYANNE, sous-lieutenant, tué
DEFAY, capitaine, blessé
MERES, capitaine, blessé
RAYNAUD, capitaine, blessé
PAUX, capitaine, blessé
PIFFAUT, capitaine, blessé
PERREAU, capitaine, blessé
PERREAU, capitaine, tué
GREGOIRE, capitaine, blessé
MERLET, lieutenant, blessé
FLEURAT, lieutenant, blessé (mort)

Ancestramil

DELORME, lieutenant, blessé
FOCART, lieutenant, blessé le 16
HIGNIER, lieutenant, blessé (mort le 18 novembre)
DASSEIGNE, sous-lieutenant, blessé (mort)
CLOSSE, sous-lieutenant, blessé
DORSANNE, lieutenant, blessé
BAJON, lieutenant, blessé
SPERNA, lieutenant, blessé
GARDIN, major, blessé
ARCHEN, sous-lieutenant, blessé
COLOMB d'ARCINE, chef de bataillon, blessé

19 octobre 1813

De FOLIN, sous-lieutenant, blessé (mort)

HANAU (30 octobre 1813)

DROUET, sous-lieutenant, blessé
BEAUDELS, sous-lieutenant, blessé (mort le 14 novembre)
EMERY, sous-lieutenant (blessé)

MAGDEBOURG (4 janvier 1814)

MOISSET, capitaine, blessé

SAINT-DIE (10 janvier 1814)

IZOARD, sous-lieutenant, blessé
DROUET, sous-lieutenant, blessé

La ROTHIERE (1er février 1814)

FRANCOIS, capitaine, tué
GREGOIRE, capitaine, blessé
GENESTE, lieutenant, blessé
GAUTHIER, sous-lieutenant, blessé
GIOT, sous-lieutenant, tué
ADAM, lieutenant, blessé
L'HABITANT, capitaine, blessé
BLERZY, sous-lieutenant, blessé (mort)
DROUET, lieutenant, blessé
LEFEVRE, lieutenant, blessé
LAPLAIGNE, capitaine, blessé (mort)
SPERNA, lieutenant, blessé
COLOMB d'ARCINE, chef de bataillon, blessé

Ancestramil

NOGENT (12 février 1814)

BARTOLINI, lieutenant, blessé
THOMAS, sous-lieutenant, blessé (mort le 24)

MONTEREAU (18 février 1814)

CAILLEAU, capitaine, blessé
SIRE, capitaine, blessé
De LACHAU, chef de bataillon, blessé
DESCLAUX, capitaine, tué
CONDOM, capitaine, blessé (mort le 28)
PAQUES, lieutenant, blessé
RIEUX, lieutenant, blessé
GOBIN, lieutenant, blessé
BOYE, sous-lieutenant, blessé

BAR-SUR-AUBE (27 février 1814)

CHALMEL, lieutenant, blessé
THEVENET, sous-lieutenant, blessé

La GUILLOTIERE (27 février 1814)

GAUTHIER, lieutenant, blessé

NOGENT (8 mars 1814)

RABUSSON, lieutenant adjudant-major, blessé

NOGENT (15 mars 1814)

MAIRESSE, sous-lieutenant, blessé

23 mars 1814

DURAZZO, capitaine, blessé

LIGNY (16 juin 1815)

LAFFITE, capitaine, tué
BAJON, lieutenant, blessé
GENETET, lieutenant, blessé
GUILLAUME, sous-lieutenant, blessé
KRANTZ, sous-lieutenant, blessé
DELATER, capitaine, blessé
JOUFFERT, lieutenant, blessé
GIRAUD, lieutenant, blessé

Ancestramil

VALENCE (28 juin 1808)

BLANC, major, blessé (mort le 1er juillet)

DANTZIG (5 mars 1813)

DURGUEIL, capitaine, blessé

NOTICE SUR LES CHEFS DE CORPS

BIGARRE. Entré au service le 1er avril 1791 ; sous-lieutenant le 8 février 1793 ; officier d'ordonnance du général Hoche en 1796 ; lieutenant le 18 septembre 1796 ; capitaine le 13 octobre 1796 ; major au 4e le 6 février 1805 (commande à Austerlitz) ; au service du roi de Naples en 1805 ; colonel le 3 février 1807 ; général de brigade le 9 juin 1808 ; général de division en 1814

BOYELDIEU (Louis Eugène). Né le 13 août 1774. Sous-lieutenant au 3e bataillon de la Somme le 2 septembre 1791 ; lieutenant le 4 février 1793 ; capitaine le 25 prairial an II ; chef de bataillon le 26 germinal an IX ; colonel du 4e le 9 mars 1806 ; adjudant général dans la garde le 21 juillet 1811 ; commande une division de la jeune garde en 1813. Blessé à Alexandrie, à Bergfried, à Watram, à Dresde.

MASSY. Né le 5 avril 1777 à Ségur (Corrèze). Sous-lieutenant, le 15 juillet 1792, à un bataillon incorporé dans la 4e demi-brigade ; lieutenant le 15 novembre 1793 ; capitaine le 7 nivôse an II ; aide-de-camp[1] du général Augereau ; colonel du 4e le 21 septembre 1811. Tué à la Moskowa le 7 septembre 1812.

BUQUET (baron). Né le 4 juin 1796. Sous-lieutenant le 12 février 1793 ; capitaine le 14 vendémiaire an IV ; chef de bataillon le 9 thermidor an VIII ; colonel du 4e, le 23 août 1811 ; général de brigade le 23 septembre 1812. Blessé à Heilsberg, à la Moskowa, à Bautzen.

De FEZENSAC (de Montesquiou). Né le 26 février 1784. Volontaire le 6 février 1804 ; sous-lieutenant le 25 mai 1805 ; capitaine le 25 février 1809 ; chef d'escadron le 5 octobre 1809 ; colonel du 4e le 11septembre 1812 ; général de brigade le 4 mars 1813 ; général de division le 30 juillet 1823. blessé à Aspern, prisonnier le 5 mars 1807, le 2 décembre 1813.

---

1 « Le troisième aide-de-camp du général Augereau était le chef d'escadron Massy, un des plus beaux officiers de l'armée… Incorporé dans la célèbre 4e demi-brigade, il commandait, comme capitaine, la compagnie de grenadiers qui marchait à l'attaque du pont d'Arcole guidée par les généraux Bonaparte et Augereau en personne.
« Massy avait eu dans cette affaire le pied brisé par une balle… Il refusa de se laisser amputer malgré l'avis des médecins et guérit parfaitement.
« Devenu aide-de-camp d'Augereau, il vint au quartier général le 22 novembre 1805 porter à l'empereur les étendards pris sur Jellachich par Augereau et assista ainsi à la bataille d'Austerlitz.
« Le soir de la bataille d'Eylau, il prit le commandement du 7e corps d'armée, le général Augereau, ainsi que tous les généraux de division, de brigade et les colonels ayant été mis hors de combat dans cette triste affaire. Massy eut la joie de se voir nommé colonel de son ancien régiment, le 4e, dans lequel il avait laissé de glorieux souvenirs.
« Un boulet lui emporta la tête à la bataille de la Moskowa… La mort de ce brave officier fut une perte pour l'armée ». (Mémoires du général Marbot.)

MATERRE. Né le 16 décembre 1772. Sous-lieutenant le 20 vendémiaire an III ; fait lieutenant sur le champ de bataille par Bonaparte, le 27 floréal an VII ; fait capitaine sur le champ de bataille par Kléber, le 14 nivôse an X ; colonel du 4e le 10 mars 1813 ; général de brigade le 25 février 1814.

GELIBERT. Entré au service le 11 novembre 1791 ; lieutenant le 8 avril 1792 ; capitaine adjudant-major le 16 juin 1793, prisonnier en 1809 ; rentré des prisons le 1er décembre 1811 ; chef de bataillon le 8 février 1813 ; colonel du 4e le 27 février 1814 ; colonel de Monsieur (4e de ligne). Réformé le 19 avril 1815. réemployé au commandement de la légion des Vosges.

FAULLAIN.

Ancestramil